

LI CUNXIN

Le Dernier danseur de Mao

Traduit de l'anglais par Isabelle St Martin

FIRST
 Editions

Aux deux femmes qui comptent tant pour moi, ma mère et mon épouse

UN MARIAGE

QINGDAO, 1946

En ce jour de son mariage, la jeune fille reste assise, seule, dans la maison de son village. C'est l'automne, un beau matin d'octobre. Il fait frais, presque froid.

Du lointain s'approchent des flonflons joyeux. Elle n'a que dix-huit ans, elle est tendue, inquiète. Elle sait que bien des marieuses se contentent de vous prendre votre argent et de raconter des mensonges. Combien de ses compagnes ont épousé des hommes dont toutes les parties du corps ne fonctionnaient pas ? Elles sont dès lors condamnées à veiller sur leur époux jusqu'à la fin de leurs jours. Les cas de femmes battues sont fréquents. Le divorce demeure impensable. Une divorcée est sujette aux humiliations, au mépris, inférieure à un animal. Au point que certaines préfèrent se pendre. Et la jeune fille de prier pour ne pas connaître un tel sort.

Elle prie un dieu bienveillant que son futur mari possède bien deux jambes, deux bras, deux yeux et deux oreilles. Elle prie que son corps soit normal, opérationnel. Elle redoute qu'il ne se montre pas gentil, qu'il ne l'aime pas. Mais, surtout, elle s'inquiète car elle n'a pas les pieds bandés. Cette pratique reste largement traditionnelle. Dès cinq ou six ans, les fillettes doivent rentrer leurs quatre petits orteils sous le gros et les serrer assez pour les empêcher de pousser. C'est extrêmement douloureux ; il faut chaque jour changer les bandages pour éviter l'infection. Plus ils sont serrés plus les pieds resteront petits. Finalement, les cinq orteils poussent ensemble. Les accidents se

produisent souvent et les filles se retrouvent tellement handicapées qu'elles doivent surtout marcher sur les talons. Cette jeune fille avait déjà huit ans lorsque sa mère voulut lui bander les pieds, trois ou quatre années plus tard que de coutume, alors elle se rebiffa et s'enfuit. Finalement, sa mère céda, au fond plutôt contente. Une fille aux pieds non bandés pourrait l'aider dans ses tâches les plus dures. Cependant, la future belle-famille serait-elle de cet avis ?

Le fiancé est un jeune homme de vingt et un ans. Il est parti de sa maison avant l'aube. Seize hommes vigoureux ont été requis pour véhiculer les deux chaises à porteurs au cours des trois heures de trajet entre son village et celui de sa promise. Dans une fanfare de trompettes, de cymbales, de gongs et de flûtes de bambou, on amène le palanquin de la jeune fille tout orné de fleurs et de bannières en soie rouges et roses. Celui du fiancé est bleu, plus simple ; il va sortir du village par l'est pour y rentrer par l'ouest.

Dès que la suite du fiancé quitte la maison, les femmes de sa famille commencent à préparer les festivités du mariage. Elles collent des coupons de papier multicolores partout sur les murs, sur les portes et sur les fenêtres – d'aspects multiples, marqués de formules porte-bonheur. Elles placent une table carrée au centre de la cour, la couvrent d'une nappe rouge. Au centre, elles placent neuf énormes pains, qu'on appelle *mantos*, en forme de pagode. De chaque côté, des bougies et des encensoirs entourent un bol métallique. Sur le sol on étale deux nattes de bambou.

Lorsque son fiancé arrive, la jeune fille est au bord de l'affolement. Il porte une robe de mandarin de coton bleu foncé et un haut chapeau, ainsi que des fleurs de soie agrafées sur son cœur. Il s'agenouille et se prosterne trois fois, sans relever la tête du sol, toujours tourné vers le nord, toujours en direction du dieu du bonheur.

Thé, friandises, graines de tournesol et d'arachides grillées, sont alors servis. Suit le banquet, dont le prix grèvera lourdement les finances de la famille de la mariée. Nombreux sont les amis et parents qui donnent une participation mais il faudra des années pour tout rembourser. Pourtant, il s'agit de soigner l'entourage du fiancé car ce repas affectera l'attitude de sa belle-famille envers la nouvelle venue. De lui dépendra qu'elle y fasse une entrée douce ou chaotique. La jeune fille se rappelle le mariage d'une

amie de sa mère, l'année précédente, au cours duquel la fanfare a joué une marche funèbre et les porteurs l'ont fait tourner sur place à lui en donner mal au cœur. Pire encore, ils avaient déposé son palanquin à terre ce qui est de très mauvais augure : voilà une épouse qui allait connaître une vie écrasée de travail au lieu de s'épanouir dans le luxe. Tout cela parce que sa future belle-famille n'avait pas aimé le banquet offert par ses parents.

Tandis que l'entourage du fiancé boit le vin et mange les plats, la jeune fille reste sur son lit, son *kang*, loin de tout le monde, un voile de soie lui masquant le visage. Cela s'appelle la « retraite assise ». Elle porte une longue robe marron foncé brodée de fleurs de soie rose. Ornée d'innombrables épingles à cheveux multicolores et de fleurs, sa coiffure pèse lourd mais elle ne porte pas de bijoux car sa famille est trop pauvre.

Bientôt, son frère cadet apparaît dans l'embrasure de la porte :

- Mon beau-frère possède bien tous ses instruments mobiles !

Nouvelle bénie. La jeune mariée en sanglote de joie.

Vers la fin du banquet, sa mère lui apporte un bol de riz, un miroir double face et dix paires de baguettes rouges. La mariée doit absorber trois bouchées de riz dont elle recrachera la dernière dans la poche de sa mère ; il lui faudra également garder quelques grains sous la langue le temps d'arriver à la maison de sa belle-famille ; alors seulement elle pourra les avaler, se garantissant ainsi contre tout risque de famine au long du voyage de sa vie. Ensuite, elle dépose huit paires de baguettes dans la poche de sa mère et garde la dernière à laquelle sont accrochées des châtaignes et des dattes, symbolisant l'arrivée rapide de fils dans le futur foyer.

La mariée ne peut s'empêcher de trembler et c'est en larmes qu'elle crache son riz dans la poche ouverte. Bientôt, elle sera épouse et belle-fille dans une autre famille. Elle étreint la main de sa mère comme si elle s'accrochait à une bouée de sauvetage.

- Ne fais pas la sotte, lui dit sa mère. Cesse de pleurer ! Tu entres chez des gens qui auront de quoi te nourrir. Veux-tu être pauvre pour le restant de tes jours ?

Sortant son mouchoir, elle lui essuie doucement les joues, puis la serre une dernière fois dans ses bras.

- Ma fille tu me manqueras et je t'aimerai toujours. Prends bien soin de ton mari et il prendra soin de toi. Obéis-lui, rends-le heureux. Donne-lui de nombreux fils. Veille sur ta belle-mère comme tu as veillé sur moi. Sois bonne envers elle, jusqu'à sa mort.

Là-dessus, elle rabaisse le voile de sa fille et s'en va, le cœur lourd.

Durant la première partie du voyage vers le village de ses beaux-parents, la mariée ne cesse de pleurer. C'est la première fois qu'elle quitte sa maison. Elle est terrifiée. À mi-chemin, un porteur lance :

- C'est le milieu du voyage, tourne ton miroir !

Saisissant la glace qu'on lui a donnée, elle s'exécute : il s'agit désormais d'oublier son passé pour ne plus songer qu'à l'avenir. Une groupe de quatre autres porteurs envoyés par sa belle-famille viennent prendre le relais. Elle ne touche pas le sol et les musiciens n'interrompent pas un instant leur joyeuse marche le long de la route malcommode.

Devant la porte du marié la coupe de métal sur la table est déjà enflammée, les bougies et les bâtons d'encens sont allumés. Le jeune homme descend de son palanquin et attend son épouse qui demeure cachée sous le voile épais, assistée par deux de ses belles-sœurs pour mettre pied à terre. Elles se rendent vers la table tandis qu'un notable local lit à haute voix un poème ancien. Rares sont ceux qui le comprennent car ils ne sont pas tous allés à l'école, cependant les nouveaux époux s'agenouillent sur les deux nattes de bambou, écoutent jusqu'au bout puis se prosternent. Le jeune marié prend ensuite la main de sa femme pour l'aider à se relever. Elle ne voit pas les flammes dans la coupe posée sur la table mais elle en sent la chaleur intense. C'est le feu de la passion, le feu de l'amour.

Avant que la jeune femme n'effectue ses premiers pas au bras de son mari, le quatrième frère de ce dernier passe doucement un fer empli de braises sur la semelle de ses chaussures afin de la réchauffer des pieds jusqu'au cœur. Conduite par son mari, elle marche ensuite vers la porte devant laquelle se trouve une selle de cheval. Ils doivent passer ensemble par-dessus. À travers son voile, elle ne voit rien du tout et elle a peur de trébucher mais la selle symbolise les écueils de la vie qu'ils devront surmonter ensemble.

Elle hésite. Son mari lui serre la main.

- Arrête-toi, lui murmure-t-il. Maintenant, lève le pied.

Remontant ses jupes jusqu'aux genoux, elle franchit sans peine l'obstacle. Mais, à peine a-t-elle regagné la terre ferme qu'elle se sent défaillir : elle vient de montrer au monde qu'elle n'avait pas les pieds bandés ! Sa belle-famille sera dégoûtée. Elle a envie de crier, de rentrer chez elle, auprès de sa mère. On va se moquer d'elle, l'humilier, la railler le restant de ses jours. Elle n'apporte avec elle que honte et déshonneur.

Son mari la sent qui hésite :

- Ça va ? demande-t-il simplement.

Elle ne répond pas. Que pourrait-elle dire ?

- Allons au kang, reprend-il d'une voix douce.

À un angle du kang repose une boîte triangulaire appelée *doo*. On a collé dessus un losange de papier porte-bonheur ; elle contient toutes sortes de grains : avoine, maïs, riz, millet, sorgho... qui représentent l'espérance des jeunes mariés d'avoir de quoi se nourrir tout au long de leur vie. On y trouve également deux haches, appelées *fu*, qui représentent la fortune avec des châtaignes et des dattes accrochées au manche, ainsi que deux fines courtepointes cousues par les sœurs du marié et pliées en quatre pour former des coussins.

D'abord, la mariée tend à son époux le mouchoir rouge que sa mère lui a donné et il le dépose dans le *doo*. Ensuite, elle lui tend les baguettes toujours piquées de dattes et de châtaignes, qu'il place soigneusement parmi les graines afin qu'elles restent debout.

Passé un court instant de gêne, le marié murmure :

- *Reiqing, bu yao pa, wu bu hui shang ni*. N'aie pas peur, je ne te ferai pas de mal.

Toute la journée, la mariée n'a rêvé que d'ôter son voile. Maintenant, elle hésite. Elle a peur. Et si son mari ne la trouvait pas à son goût ? Néanmoins, la douceur de cette voix la rassure.

D'un geste inquiet, elle découvre son visage et, pour la première fois de leur vie, ils peuvent se regarder dans les yeux.

Ni l'un ni l'autre n'ose croire à sa chance. Elle le trouve beau. Tout son être dégage un mélange d'honnêteté et de simplicité qui capture immédiatement le cœur de sa femme.

Quant à lui, il reste stupéfait par la beauté de son épouse. Alors ils restent tous deux là, sans dire un mot, jusqu'à l'arrivée des nouilles « ouvre ton cœur » confectionnées par la mère de la mariée et destinées à les réconforter : elles symbolisent l'acceptation mutuelle des bonheurs et des fautes de l'autre ainsi que de sa famille. Ensuite vient l'alcool de riz « barde ton cœur » qu'ils boivent les bras entrecroisés à la coupe l'un de l'autre.

Suivis de leurs épouses, puis de ses sœurs aînées, les frères du marié s'avancent un à un pour présenter leurs vœux jusqu'à ce que cheveux blancs et barbe touchent le sol. Puis c'est le tour de la petite sœur du marié, à peu près de l'âge de la jeune femme, qui vient murmurer à l'oreille de celle-ci :

- Je suis tellement contente de voir tes grands pieds ! Moi non plus je ne les ai pas bandés !

Elle lui adresse un clin d'œil et s'éclipse en riant. La jeune mariée est enchantée.

Son époux s'en va boire avec ses parents et amis dans la salle du banquet tandis qu'elle entame sa « retraite intemporelle ». Elle va rester assise trois journées, les jambes croisées dans la position du lotus, le dos droit. Elle ne boira et ne mangera que très peu pour éviter de trop fréquents voyages aux toilettes.

Parents, amis et voisins viendront lui rendre visite au cours de ces trois jours et, le premier soir, les gens « feront le chaos » au cours duquel les nouveaux mariés devront endurer toutes sortes de farces et de plaisanteries, particulièrement la jeune femme. Elle devra leur verser à boire, allumer leurs cigarettes, éplucher les noix qu'elle leur mettra dans la bouche. Ce « chaos » ne s'achèvera que tard dans la nuit et, lorsque le dernier visiteur s'en ira, le mari sera aussi épuisé que sa femme.

Le quatrième jour, la tradition veut que l'épousée emmène son mari dans sa famille. Celle-ci apprécie le nouveau gendre et se réjouit ouvertement :

- Ma fille, que tu es heureuse ! lui dit sa mère. Ne regarde pas derrière toi. Ici

nous connaissons la faim et une vie bien rude. Tu appartiens désormais à Li. Sache te faire aimer de lui.

Elle sait que sa mère a raison. C'est les yeux secs qu'elle regagne sa carriole et jette un dernier regard à son village. Désormais sa famille ne constituera plus son unique source de réconfort. Son nom et sa demeure viennent de changer à jamais. Sa destinée l'attend.

Ainsi en fut-il pour ces jeunes mariés, mon père et ma mère, à Qingdao en 1946. Ce jour-là, elle regardait son vigoureux époux à l'avant de la carriole et se sentait heureuse et fière. Il paraissait fiable, solide comme un roc, mais aussi gentil, aimable, attentionné. Elle avait envie de mieux le connaître, de le comprendre et de s'occuper de lui. Elle se pencha et demanda si elle pouvait venir s'installer devant. Sans un mot, il lui fit de la place et l'attira auprès de lui.

PREMIÈRE PARTIE

MON ENFANCE

1

LA MAISON

Jeunes mariés, mes parents vécurent avec les six frères de mon père, leurs épouses, ses deux sœurs, ainsi que leurs enfants, ce qui faisait un total de vingt personnes dans une maison de six pièces. Ma mère était la plus jeune des belles-filles, si bien qu'elle avait le statut le plus bas de la famille Li. Il s'agissait que cette hiérarchie fût respectée, aussi allait-elle travailler dur pour prouver sa valeur.

Souvent, elle ne voyait mon père que tard le soir car il occupait deux emplois, d'abord aux champs puis dans le chargement de matériels de construction. Ensuite le clan se rassemblait autour du dîner éclairé à la bougie (il n'y avait pas d'électricité dans le village à cette époque), les hommes à une table, les femmes et les enfants à une autre. Mes parents se virent à peine au cours de leur première année de mariage. Parfois, à la faible lueur des chandelles, il arrivait même que ma mère confonde l'un de ses beaux-frères avec son propre mari.

Les femmes de la maison cousaient, lavaient, nettoyaient et préparaient les repas. Meticuleuse, efficace, ma mère sut gagner les faveurs de sa belle-famille. En

confectionnant une bonne cuisine, elle faisait la preuve de son amour et de son application. C'était souvent elle qui se voyait chargée d'aller porter les repas aux hommes dans les champs parce qu'elle n'avait pas les pieds bandés. Ce qui lui permettait de voir son mari durant la journée et rendait sa belle-sœur secrètement jalouse.

La mère de ma mère était morte l'année qui avait suivi le mariage de mes parents, et ma mère rendait visite à son père une fois par an avec des cadeaux et des plats qu'elle lui avait préparés bien qu'il ne l'ait jamais autant aimée que ses fils. Un fils pouvait travailler dans les champs. Un fils pouvait ramener une belle-fille à la maison. Un fils pouvait entretenir les traditions du clan. Il n'existait pire trahison envers les ancêtres que de ne pas engendrer de fils.

Le Nouveau Village était peuplé d'habitants qui, au cours de la Seconde Guerre, avaient fui le leur situé à une trentaine de kilomètres au nord. Les Japonais avaient occupé Qingdao et construit un aéroport à l'endroit même où résidait la famille de mon père. Néanmoins, le Nouveau Village demeurait modeste avec ses trois cent cinquante foyers, son simple bureau communal de deux pièces et sa place publique. Par la suite, on accrocherait aux toits ou sur des mâts des haut-parleurs afin de dispenser la doctrine révolutionnaire officielle de Mao. Toutes mitoyennes, les maisons formaient de longues barres parfois interrompues par un espace d'environ un mètre vingt.

Mes parents partageaient toujours la leur avec la famille de mon père – plus celle-ci s'agrandissait, plus on ajoutait de pièces. Leur premier fils vint au monde presque un an après leur mariage, le deuxième deux ans plus tard, le troisième deux ans après, jusqu'au quatrième, Cunsang, en 1955. Celui-ci eut de la chance de survivre à sa première semaine dans le clan Li. Il n'avait que quelques jours lorsque se produisit un accident. Deux de ses grands frères s'amusaient à empiler des chaises jusqu'à ce que leur édifice s'écroule sur la tête du bébé. Ce qui provoqua chez lui une série de convulsions. Ma mère l'emmena aussitôt à l'hôpital où les médecins lui dirent qu'il avait certainement subi des lésions cérébrales mais qu'il était trop jeune pour supporter le moindre traitement. Ma mère n'eut d'autre solution que de le ramener à la maison.

Plusieurs jours durant, il refusa de s'alimenter, ne cessa de pleurer et les convulsions continuèrent. Ne sachant plus que faire, ma mère l'enveloppa dans une petite

couverture qu'elle lui avait fabriquée et le déposa dans la neige, sur la colline du Nord qui jouxtait notre village, dans l'espoir qu'un être doté de pouvoirs magiques viendrait le sauver. Elle ne fit que se lamenter sur le chemin du retour.

La mère de mon père, Na-na, vint peu après s'enquérir de l'état de son petit-fils. C'était une femme douce et menue. En constatant la disparition du bébé, elle implora ma mère effondrée de lui dire où il se trouvait. Ce que cette dernière finit par avouer. Et Na-na de se précipiter vers la colline, sur ses pauvres pieds bandés. Elle y trouva Cunsang et le ramena à la maison. Il était déjà bleu de froid, presque gelé ; plusieurs jours durant, il souffrit d'une forte fièvre. Et puis, comme par miracle, il cessa de vagir. Les convulsions s'arrêtèrent et il parut guérir. À son tour, il grandit avec ses frères dans cette maison surpeuplée et ma mère finit par devenir « l'heureuse femme aux sept fils ».

Notre demeure donnait directement sur une autre maison. Nous ne possédions qu'une courette qui allait bientôt se retrouver enclose par des murs de près de deux mètres. Les gens les plus fortunés se faisaient livrer les pierres qu'ils scellaient par du mortier mais nous étions trop pauvres si bien que mon père, aidé par ses fils aînés, alla les chercher lui-même dans la montagne et les rapporta dans un chariot tiré par un cheval. On voyait ce qu'on voulait à travers les interstices, on pouvait épier les voisins ; jusqu'au jour où une partie du mur s'écroula.

Nous n'avions pas de jardin derrière la maison et celle-ci était construite en pierres et en briques, avec des tuiles de terre cuite à l'allemande, fabriquées non loin de là. Mes parents et leurs fils y occupaient quatre pièces : deux petites chambres d'environ sept mètres carrés chacune, une autre un peu plus grande, soit dans les dix mètres carrés, et la cuisine-salle à manger sensiblement de la même surface. On y trouvait deux woks encastrés équipés de larges soufflets pour pouvoir y faire du feu. À eux seuls ils occupaient les trois quarts de la pièce. Les placards à vaisselle jouxtaient le petit garde-manger fabriqué par mon père. Il n'y avait ni réfrigérateur ni eau courante, juste une énorme jarre d'argile où nous gardions l'eau potable. Quand on utilisait les deux woks à la fois, il ne restait plus de place pour passer entre ceux qui actionnaient les soufflets.

Adossés aux murs de la chambre « tapissés » de papier journal, ils donnaient sur des canalisations à travers lesquelles circulaient feu et fumée qui passaient sous les

lits de pisé avant s'échapper par les cheminées de l'autre côté de la maison. Agencement qui, finalement, ne s'avérait pas très efficace : plus la nuit passait moins on avait chaud.

Le sol de terre battue rouge ne résistait guère à la pluie. Par temps humide, les rigoles s'infiltraient et mon père devait l'évacuer en attendant des jours plus secs pour remettre des couches sèches qu'il aplatissait à grands coups de marteau de bois. Plus dur était le sol moins il laissait pénétrer l'eau.

Comme nous ne disposions pas de placards pour nos vêtements, ma mère confectionnait des boîtes de papier mâché qu'on rangeait sur les deux petits lits durant la journée et qu'on déposait à terre la nuit. Il y avait aussi le lit double, et ce furent là les trois seules couches dont durent se contenter mes parents et leurs fils. On prenait les repas dans la grande chambre qui, seule, comprenait un grenier, la cache secrète de mon père pour entreposer les objets importants comme l'argent. Personne n'avait le droit d'y pénétrer.

Quand on s'éveillait le matin sur les lits glacés, on roulait ses couvertures et on les rangeait pour ne plus laisser apparaître que la natte de bambou. On déposait dessus un plateau de bois hérité des ancêtres de mon père et la famille s'asseyait en tailleur autour pour les repas. Les trois grands frères devaient pendre place sur des tabourets parce qu'il n'y avait pas assez de place autour du plateau.

Il fallait aller tirer l'eau au puits du village et la rapporter dans deux seaux accrochés de chaque côté d'une palanche de bambou posée sur les épaules. Les adultes et les frères aînés prenaient de lourdes charges, les enfants de plus petites. On chauffait l'eau dans le grand wok et on utilisait des bassines de bois ou d'argile d'un mètre de large sur trente centimètres de profondeur en guise de baignoire. Dans cette commune d'environ dix mille personnes, il n'existait qu'un seul bain public, mais ma famille ne pouvait se le permettre et nous ne disposions, pour les toilettes que d'un trou dans la cour. Il fallait se tenir debout ou s'accroupir sur deux planches de bois. Comme l'endroit était dépourvu de toit, on y gelait en hiver. La moitié se trouvait d'un côté du mur, l'autre moitié à l'extérieur afin que l'humble employé communal affecté à cette tâche puisse récupérer les déchets qui servaient ensuite de fertilisants dans les champs ; il les recueillait à l'aide d'un évidoïr de bois qu'il déversait dans des seaux disposés sur sa

brouette. Il circulait tous les jours à travers les venelles étroites du village et les passants s'écartaient tant sa charge empestait. Un jour qu'il fut heurté par une bicyclette, les seaux s'étaient répandus dans la rue. Quelle odeur infecte ! Les gens du voisinage eurent beau laver à grande eau, la pestilence demeura et on évita cette rue plusieurs mois durant. Ses habitants se plaignirent au chef du village en demandant qu'on renvoie le préposé à la merde publique mais il ne se trouva personne pour le remplacer.

Ma famille tirait profit du moindre recoin de la cour. Nous avions un petit potager, des haricots grimpants le long des murs et une porcherie avec deux cochons mais il n'y avait jamais assez pour nourrir tout le monde, encore moins les animaux qui ne devenaient jamais bien gros. On finit par les vendre à la commune. Il y avait aussi un poulailler mais, faute d'alimentation, les volatiles ne fournissaient pas beaucoup d'œufs et le peu qu'ils pondaient était aussitôt vendu au marché car nous avions terriblement besoin d'argent.

La commune allouait un petit terrain à chaque famille ; le nôtre mesurait deux mille mètres carrés et se trouvait à mi-chemin de la colline du Nord, à peu près à un quart d'heure de marche. Il était tellement petit qu'on ne pouvait y faire pousser que des légumes de base comme du maïs et des patates douces. Le dimanche, l'unique journée que mon père pouvait passer à la maison, toute la famille, y compris les plus jeunes enfants, travaillait avec lui sur ce lopin. La terre communale des Li était ainsi divisée en petite terrasses successives entièrement cultivées à la main, à l'aide de pelles, de pioches, de binettes, de faucilles et de charrues. À une époque, nous avons même connu le luxe de disposer de quelques bœufs faméliques mais il étaient trop vieux, trop lents, et refusaient souvent d'avancer malgré les incessants coups de fouet. Ils finirent par mourir l'un après l'autre.

Les gains de ma mère, ainsi que ceux de tous les paysans, dépendaient du temps et de la chance. Ils n'avaient pas voix au chapitre en matière de plantations : c'était le gouvernement central de Pékin qui en décidait. Ma famille cultivait plutôt du blé en hiver, du maïs, des patates douces et du sorgho les autres saisons. L'État en emportait la plus grosse part, aux prix fixés par lui, et le reste était divisé entre les familles en fonction de leur importance et des points qu'elles avaient gagnés au cours de l'année. Tous les

jours, le chef de chaque équipe relevait les noms de ceux qui travaillaient et combien d'heures. À la fin du moins, les paysans se réunissaient pour déterminer à combien de points chacun avait droit. Au maximum, on pouvait se faire vingt points par jour, soit l'équivalent d'un yuan ou de dix-sept cents US de l'époque. Les femmes recevaient en général la moitié des gains d'un homme.

Une année, à la suite d'une grave sécheresse, personne ne toucha le moindre yuan si bien que le village dut emprunter de l'argent à l'administration de Qingdao pour le prêter aux familles afin qu'elles puissent s'acheter de quoi vivre. Il leur fallut plus de deux années de travail pour rembourser, au cours desquelles elles mangèrent de tout et n'importe quoi pour s'alimenter, des racines, des écorces, quand il en restait sur les arbres.

Ma famille était très pauvre, pourtant, il existait des gens encore plus pauvres que nous au village. À l'époque de ma naissance régnaient disette et privations. Les trois années du Grand Bond en avant de Mao, suivies de trois années de mauvais temps, avaient causé l'une des plus grandes famines que le monde ait jamais vues. Il y eut près de trente millions de morts. Et mes parents, comme tout le monde, se battaient désespérément pour survivre.

*

* *

Sixième et avant-dernier fils de la famille, je suis né le 26 janvier 1961. Mes parents, alors mariés depuis quinze ans, avaient déjà engendré une importante progéniture. Notre na-na, grand-mère paternelle, habitait la maison d'à-côté, et le quatrième frère de mon père (nous l'appelions Quatrième Oncle), occupait la suivante. Quant à la famille du troisième oncle, elle vivait en face mais celui-ci devait mourir à trente ans d'une maladie inconnue en laissant quatre filles et un garçon derrière lui. Mon père, que nous appelions Dia, et notre quatrième oncle, le remplacèrent de facto.

La coutume chinoise veut que les bébés naissent à la maison, mis au monde par une sage-femme locale, et que les mères restent un mois au lit après l'accouchement. Si elles se relevaient pour retourner travailler avant ce délai, ce serait considéré comme mauvais pour leur santé et même très dommageable pour leurs vieux jours. Mais je suis né vingt jours avant le Nouvel An chinois, l'époque la plus trépidante pour ma mère, ma niang. Mon arrivée l'avait mise en retard dans ses préparatifs pour la fête et elle n'avait pas de fille pour l'aider. Notre na-na était pleine de bonne volonté mais ses pieds bandés la ralentissaient trop. Si bien que ma niang ne put s'offrir le luxe de demeurer sur son kang au cours de ce premier mois.

Ma vie commença sous le signe de la tragédie pour mes parents. J'avais à peine quinze jours lorsque ma niang me laissa sur le lit, enveloppé dans une couverture de coton pour aller à la cuisine préparer des petits pains pour le Nouvel An. En Chine, on emmaillotait les bébés, les bras serrés contre le corps afin de permettre à la tête de se développer normalement. Ce jour-là, ma niang avait tellement de petits pains à préparer que le kang sur lequel elle m'avait déposé devint bouillant. Je suffoquais littéralement dans ma couverture de coton. Au point que je parvins à libérer mon bras droit et heurtai le bord du lit, ce qui m'occasionna de graves brûlures.

Lorsque ma niang entendit mes cris, elle crut tout d'abord que je réclamais du lait. Comme elle n'en avait pas de quoi me donner le sein pour le moment, elle me laissa d'abord pleurer. Le temps qu'elle s'émeuve et vienne me voir, tout le coude n'était plus qu'une cloque.

La brûlure s'infecta. Deux jours plus tard, mon bras tout entier avait doublé de volume et viré au rouge vif. Mes parents ne pouvaient se procurer les médicaments appropriés encore moins m'emmener à l'hôpital. La plaie fut bientôt envahie par le pus et je tremblais de fièvre, hurlant jour et nuit sans m'arrêter.

Finalement, ils durent emprunter de l'argent auprès de nos parents et amis pour m'emmener à l'hôpital.

- Votre fils souffre d'une grave infection, diagnostiqua le médecin. Il est trop jeune pour supporter des médicaments. Vous auriez dû venir plus tôt. À présent il ne vous reste qu'à lui appliquer des huiles à base de plante, mais je ne vous garantis rien.

- Qu'arrivera-t-il si ça ne marche pas ? interrogea ma niang épouvantée.

- Il pourrait perdre son bras droit. Dès que vous verrez l'infection s'étendre, ramenez-le moi et nous n'aurons plus le choix : il faudra lui couper le bras.

Comment mes parents pouvaient-ils envisager que ce nourrisson grandisse avec un seul bras ? Ma niang s'en voulait atrocement. Mon dia ne cessait de lui répéter qu'ils allaient bien trouver un remède quelque part. Ils allèrent acheter les plantes recommandées par le médecin, les mirent à bouillir dans le wok puis appliquèrent le liquide sombre sur mon bras. Sans résultat. L'infection empirait, les rougeurs s'étendaient sur mon corps.

Affolée, ma niang m'emmena voir toutes sortes de guérisseurs, essaya toutes sortes de recettes familiales, en vain. Alors ma quatrième tante lui confia :

- Un vieux guérisseur a dit à ma mère que le bai fang était efficace contre les infections. Si tu essayais ?

Sous sa forme de sel de roche blanc, le bai fang servait à attendrir les viandes. Il regorgeait d'acides. Au début, ma niang n'y croyait guère cependant, à bout de solutions, elle décida d'essayer.

La première fois qu'elle m'appliqua le bai fang, je hurlai comme un porcelet pris au piège. Elle ne pouvait supporter d'entendre son enfant souffrir ainsi et se demandait comme un attendrisseur de viande pourrait donner un quelconque résultat, aussi, après quelques applications, cessa-t-elle le traitement.

Pourtant, ma quatrième tante insista :

- *Ni tai sin yuen la !* Tu es trop faible !

Là-dessus, elle ferma la porte à double tour, réduisit le bai fang en poudre et en frotta mes muscles à vif. Elle versait littéralement du sel sur une plaie ouverte. Je ne cessai de glapir toute la journée. Toutes les heures pourtant, elle me lavait le bras à l'eau tiède et recommençait l'application.

Des années plus tard, ma niang avoua :

- J'étais derrière la porte et mon cœur saignait chaque fois que je t'entendais crier. Tes plaintes me perçaient le cœur comme des coups de poignard ! Plusieurs fois, j'ai cogné à la porte de ta quatrième tante pour tenter de te récupérer. Heureusement, elle

s'est obstinée.

Ma quatrième tante n'était pas certaine non plus que le bai fang allait agir. À plusieurs reprises, ce jour-là, elle faillit abandonner. Mais elle savait que c'était la dernière chance de sauver mon bras.

Le soir, je n'avais plus de voix à force de pleurer. Mais l'entêtement de ma tante avait payé. L'infection diminua lentement. Une grosse cicatrice demeura et, au cours des années qui suivirent, dans les moments difficiles, je la touchais. Comme pour me rappeler l'amour de ma mère.

Trois ans plus tard, ma niang mettait au monde son septième fils, mon jeune frère Cungui, celui que nous allions surnommer Jing Tring. Mes parents savaient qu'ils ne pourraient nourrir tous leurs enfants et ces privations permanentes marquent mes plus anciens souvenirs. La viande, le poisson et les œufs étaient strictement rationnés, ainsi que l'huile, la sauce de soja, le sucre, le sel, le blé et la farine de maïs, le riz et même le charbon. Chaque famille en recevait une petite quantité tous les mois, quand elle n'en était pas totalement privée.

Nous mangions beaucoup de patates douces séchées. C'était ce qu'il y avait de plus facile à faire pousser si bien que presque tout notre terrain y était assigné. Souvent, notre niang nous réveillait à cinq heures du matin pour aller travailler aux champs avant l'école. Nous emportions une pelle et un sac de bambou fabriqués par notre dia pour récolter les patates douces qui auraient pu être oubliées par les autres paysans. Nous avions froid et faim mais l'espoir d'en manger au petit-déjeuner nous soutenait. Souvent, la terre avaient déjà été retournée et nous rentrions bredouilles.

En été, les cours et les toits étaient couverts de tranches de patates douces qui séchaient au soleil. On aurait dit des flocons de neige. Il y avait même des gens pour les étaler dans la rue. Mais s'il venait à pleuvoir, il fallait vite les récupérer de peur de les voir pourrir aussitôt. Une fois séchées, on les entreposait dans une énorme jarre d'argile qu'on rangeait dans la chambre de mes frères aînés ou dans le grenier de notre dia.

Elles constituaient la base de notre alimentation durant toute l'année. Lorsque

nous avions droit à du pain de froment ou de maïs, c'était la fête ; en réalité, notre niang réservait ces friandises aux parents ou aux visiteurs importants. Nous mangions des patates douces, séchées, cuites à la vapeur ou bouillies presque tous les jours, semaine après semaine, mois après mois, année après année. Nous détestions ce légume mais il y avait des gens dans le village qui ne pouvaient même pas compter dessus. Nous avions de la chance. Plus que ces trente millions de personnes qui moururent de faim. Les patates douces nous ont sauvé la vie.

Une année, je me souviens que notre commune s'est lancée dans la culture des cacahuètes sur quelques arpents de terrain mais la récolte fut maigre. Après quoi, un groupe de garçons de mon âge, dans les cinq ou six ans, en suivirent de plus vieux avec des pelles et des paniers de bambou, dans l'espoir d'en retrouver dans le sol, comme nous faisons avec les patates douces. Après avoir retourné la terre des heures durant, nous n'en avons pas découvert beaucoup mais, au bord du champ, l'un de nous tomba sur un trou à rat, chance inespérée quand on avait faim ! Aussitôt il se mit à creuser et nous nous rassemblâmes autour de lui, pleins d'envie : les rats faisaient des provisions pour l'hiver, il en avait de la chance ! Cependant, il ne s'agenouilla pas à côté car, selon une ancienne superstition, nous risquions de voir disparaître le tunnel. Alors l'enfant creusait, aussi vite qu'il le pouvait, le derrière à l'air. À plusieurs reprises, il faillit lâcher prise parce que les rats avaient barré la route. Mais il s'aperçut que les galeries s'éparpillaient sur plusieurs embranchements et finit par découvrir trois réserves : l'une de cacahuètes épluchées, l'autre de cacahuètes à demi épluchées, la troisième de cacahuètes entières. Personne n'aperçut un seul rat : ils avaient dû emprunter une discrète issue de secours.

Le gamin emplit la moitié de son panier pourtant, au fond de moi, j'étais navré pour ces animaux qui venaient de perdre leurs réserves. Eux aussi allaient mourir de faim cet hiver. Quel monde cruel ! me disais-je, que celui où il fallait se battre avec les rats pour un peu de nourriture.

Ma niang s'attristait toujours au moment des repas car elle n'avait pas grand-

chose à préparer. On s'asseyait autour du plateau et, malgré le peu qu'il y avait à manger, on toujours que notre dia se serve le premier. Un soir, il apparut clairement que tout le monde n'aurait pas droit à une part.

- Je n'ai pas faim, laissa tomber notre dia. J'ai bien déjeuné aujourd'hui. Servez-vous.

Chacun de nous tenait ses baguettes à la main, prêt à se ruer sur la nourriture. Maintenant, nous hésitions. C'était le tour de notre niang. Elle jeta un coup d'œil vers notre dia et fit claquer plusieurs fois sa langue :

- Tsst, tsst, tsst ! Tu dois manger. La sécurité de la famille en dépend. Sinon, nous bientôt plus que de l'eau à boire.

- Franchement, je n'ai pas faim, assura-t-il d'un ton innocent.

- menteur ! Ne me contredis pas !

Plantant ses baguettes dans le plat, elle prit de la nourriture qu'elle lui déposa dans son bol. Et personne ne se servit avant qu'il eut lui-même commencé. Nos parents mangeaient lentement afin de nous en laisser davantage. Notre niang nous disait de réserver le meilleur à notre dia car c'était lui le principal soutien de famille. Mais il trouvait souvent des excuses pour que nous abandonnions les bonnes parts à notre niang : sans elle, nous n'aurions que du « vent de nord-ouest » pour tout dîner.

Nous ne mangions que rarement de la viande. Une fois par mois, nous faisons longuement la queue au marché pour obtenir le morceau de porc le plus gras. Notre niang en extrayait du lard qu'elle mettait de côté, mais tout le monde voulait la même chose si bien que nous ne l'obtenions pas souvent.

Un après-midi, ma niang apprit que la boucherie de la commune avait reçu du porc mais que cela ne durerait pas longtemps. Elle emprunta un yuan à ma quatrième tante et me pria de courir à la boutique aussi vite que possible, de peur qu'ils n'aient tout vendu avant son arrivée, ce qui se produisait souvent. Il y en avait bien pour une demi-heure de trajet. Le temps que j'arrive, trois files d'attente s'étaient déjà formées. Une heure plus tard, je tendais mon argent au caissier, ainsi que notre carte de rationnement, et je reçus un petit morceau de porc gras. J'étais tellement content ! Je savais que cela ferait plaisir à ma niang.

Elle fut ravie. Elle coupa aussitôt le proc en petits cubes qu'elle mit à cuire pour en extraire le lard. C'était moi qui tenais le soufflet. La délicieuse odeur, les crépitements de la viande qui grésillait me creusaient l'estomac.

- Quel beau morceau ! disait-elle enchantée. Tout ce lard va nous durer un bon moment.

Elle me tendit un bol fumant plein de petits résidus grillés.

- Tiens, et ne te brûle pas la langue.

La friture me fondit dans la bouche – jamais je n'avais rien mangé de meilleur.

Ma niang mit également un chou à cuire.

- Ce sera une bonne surprise pour ton dia.

Ce soir-là, lorsque le plat de légumes fut servi, nous voyions littéralement la précieuse graisse flotter sur la sauce ! Mon deuxième frère trouva un peu de porc dans son chou et le mit dans le bol de notre dia qui le passa immédiatement à notre niang. Celle-ci le lui rendit :

- Arrête ! dit-elle. J'ai préparé ce plat exprès pour toi. Tu dois prendre des forces pour travailler.

Mon plus jeune frère était assis à côté de notre dia qui se tourna vers lui :

- Jing Tring, montre-moi tes dents.

Sans laisser à notre niang le temps de réagir, il lui glissa le morceau de porc dans la bouche. Dans le silence qui s'ensuivit, elle poussa un long soupir attristé.

C'était toujours comme ça. Le moindre petit bout de viande dans un plat de légumes passait de l'un à l'autre tant ils se faisaient rares. Sept paires d'yeux voraces suppliaient nos parents de leur en donner davantage. Pourtant, aucune parole n'était émise car nous savions tous combien il était difficile de se procurer la moindre nourriture. Il n'y avait tout simplement rien d'autre à manger. Mes parents ignoraient où ils trouveraient ce qui allait constituer notre prochain repas.

Pour survivre, ma niang passait son temps libre aux champs, tout en assurant le travail à la cuisine et en veillant sur les enfants. Elle préparait trois repas par jour. Nous n'aurions seulement pu imaginer aller un jour au restaurant. D'ailleurs, il n'y en avait

qu'un dans notre région, qui ne recevait que des officiels du gouvernement. Trop souvent, au prix de sa fierté, ma niang devait emprunter de l'argent à des proches ou à des voisins. C'était une excellente cuisinière, capable de tirer des plats délicieux d'à peu près tout, sauf des patates douces séchées. Jour après jour, j'espérais que je n'en mangerais plus jamais. Blanchâtres avant la cuisson, elles viraient ensuite au grisâtre ; elles n'avaient aucun goût mais se coinçaient dans la gorge de sorte qu'il fallait boire un bol d'eau chaude pour les faire passer ; quand on avait de la chance, c'était de la soupe de riz, de blé ou du congee de maïs, sorte de bouillie agrémentée de rares graines entières.

J'aimais voir ma niang faire la cuisine pendant que j'actionnais le soufflet. Pour moi c'étaient des moments extraordinaires. Je pouvais alors lui parler seul à seule, recevoir un peu d'attention. C'était moi qu'elle préférait dans ce rôle car j'étais le plus rapide à faire monter un feu et le plus patient. Ma joie et ma tristesse fluctuaient en fonction des humeurs de ma niang. Elle pouvait se montrer si gaie quand elle avait de l'huile, du poisson ou mieux, un morceau de porc ! Je lui posais alors d'innombrables questions sur ses recettes et j'apprenais quand ajouter certains éléments, afin de devenir moi-même un bon cuisinier.

Bien sûr, la nourriture ne constituait pas notre seule préoccupation. Même l'eau du puits devait être bouillie. On nous disait que sinon nous attraperions des vers. Mes frères et moi en avons eu beaucoup au cours de notre enfance. Cela nous tordait l'estomac et nous faisait souffrir, alors nos parents se relevaient la nuit pour nous donner des remèdes à mâcher, que nous appelions « vomitifs tue-vers ». On aurait dit des bonbons en forme de petites pyramides. D'abord le goût en était supportable, assez douceâtre mais, quand on en avait avalé cinq ou six, on avait envie de vomir. Et ce n'était que le début du processus : il fallait en ingurgiter dix ! Mes pauvres frères aînés en souffraient encore davantage parce que plus on était grand plus il fallait en prendre. Nous faisons cela la nuit, quand on avait l'estomac vide et que les vers n'avaient plus rien d'autre à manger. Ensuite, pendant quelques jours, il fallait suivre un régime strict : eau chaude et aliments ni sucrés ni salés, pas de poisson. Ce qui revenait à une seule chose, les patates douces, toujours les patates douces. Parfois, les vers ne sortaient pas avant plusieurs jours et il fallait reprendre le processus. La plupart du temps, ils se présentaient

encore vivants, longs de trente centimètres et tout cela grouillait car il y en avait beaucoup. Les aînés en voulaient à leurs petits frères de leur infliger une si terrible épreuve parce que, vraisemblablement, c'était nous qui causions ce drame annuel en ne nous lavant pas assez les mains. Alors ils y avaient droit chaque année.

Malgré notre pauvreté, nos parents nous disaient toujours de rester dignes, honnêtes et fiers, de ne jamais voler ni de nuire à quiconque. L'honneur de la famille était sacré et nous devions le protéger de toutes nos forces.

J'eus un jour l'occasion d'en goûter l'importance. J'avais alors cinq ans, comme Sien Yu ; son oncle, qui vivait à la ville, lui avait apporté la veille une petite voiture. C'était la première fois que j'en voyais une et, de ma vie, je n'avais rien rencontré d'aussi beau ! Sien Yu me laissa jouer un peu avec. Je la trouvais sensationnelle, je l'adorais. Je profitai de ce qu'il rentrait boire un peu d'eau pour l'emporter chez moi en courant.

- Où as-tu pris ça ? demanda ma niang d'un ton soupçonneux.

- Je... dans la rue.

Elle savait que je ne disais pas la vérité. Personne dans le quartier n'aurait pu se permettre de dépenser tant d'argent pour un jouet.

- Avec qui t'amusais-tu ?

- Sien Yu.

Alors elle me prit par la main pour me ramener chez Sien Yu et dit à sa mère :

- Est-ce la voiture de ton fils ?

Celle-ci hocha la tête.

- Je suis désolée, je crois que mon fils la lui a volée.

- Ne t'en fais pas, répondit la mère de Sien Yu. Il est trop petit pour comprendre.

- J'ai honte ! Terriblement honte de ce que mon fils a fait !

Ma niang s'excusa encore longuement puis tenta de m'arracher les mêmes regrets mais j'étais trop gêné pour ouvrir la bouche. Si seulement je n'avais jamais vu cette voiture ! Si seulement je pouvais me réfugier dans un trou de souris ! Si seulement je pouvais me cacher le visage ! Le sang me montait à la tête, j'essayai d'échapper à la

poigne ferme de ma niang. Jamais je n'oserais reparâître devant la maison de Sien Yu. J'en voulais à ma niang de me mettre dans une telle situation. Elle criait, comme si elle voulait que le monde entier sache que j'avais volé la voiture de mon camarade. Sur le chemin du retour, elle dut me traîner tant je braillais et me débattais.

- Je veux une voiture ! Je veux une voiture !

À peine rentrés chez nous, le regard désespéré, elle m'attira sur sa poitrine et me serra fort dans ses bras en sanglotant. Comme si elle éprouvait la même humiliation que moi.

- Je suis désolée de t'infliger cela, murmura-t-elle tendrement. Je regrette que nous soyons trop pauvres pour pouvoir t'acheter une petite voiture.

Après un court silence, elle ajouta :

- Je suis tellement bête d'avoir donné des enfants à un monde si cruel ! Vous ne méritez pas de telles souffrances !

Je sentais ses larmes inonder mes cheveux.

- Nous sommes trop pauvres ! Les dieux ne veulent pas exaucer nos prières et même les démons nous ont abandonnés. Notre sort est sans espoir.

- Ne dis pas ça, l'implorai-je. Ne dis rien.

Je détestais la voir dans cet état.

Cependant, elle poursuivit, comme si elle ne m'entendait pas :

- J'aimerais tellement avoir de l'argent pour t'acheter une petite voiture ! Mais nous n'en avons même pas assez pour vous nourrir.

« J'aurai assez d'argent pour toi, un jour ! » me jurai-je intérieurement.

Elle m'étreignit encore plus fort. J'ignore combien de temps cela a duré mais je n'avais aucune envie de quitter ses bras.

Ce soir-là, au dîner, une fois qu'elle eut raconté à tout le monde ce que j'avais fait, mon père nous fit la morale :

- Bien que nous n'ayons pas assez d'argent, ni de nourriture, que nous ne puissions acheter d'habits, que nous vivions dans une pauvre maison, il nous reste une chose : la FIERTÉ. C'est ce que nous avons de plus cher dans la vie. Malgré toutes les épreuves endurées par nos ancêtres, le clan Li nous a transmis sa fierté, sa dignité. Nous

avons toujours eu bonne réputation. Que chacun de vous se mette bien ceci dans la tête : conservez à jamais fierté et dignité, en dépit de la dureté de la vie.